

Aristophane, tome III : *Les Oiseaux*, *Lysistrata*, trad. H. Van Daele, Les Belles Lettres, Paris, 1977, 180 pp.

---

On considère parfois *Les Oiseaux* comme la plus belle des comédies d'Aristophane. Son thème est clairement d'ordre religieux.

Deux Athéniens, Pisthétère («Fidèle Compagnon») et Évelpide («Fils du Bon Espoir»), dégoûtés de vivre parmi des concitoyens toujours occupés de procès, s'en vont vivre parmi les oiseaux. D'abord traités comme de dangereux intrus, ils finissent par se faire accepter en rappelant la préséance divine des oiseaux par rapport aux dieux "classiques". Ils conseillent de fortifier leur république aérienne, de manière à couper le contact entre dieux célestes et hommes terrestres et à recevoir de ces derniers les honneurs qui leur sont dus exclusivement. Le stratagème réussit : les hommes se tournent vers les oiseaux ; ceux qui, selon le lot propre à toute nouvelle religion triomphante, ne cherchent auprès de la gent ailée que leur propre profit, sont impitoyablement chassés. Enfin, Pisthétère n'accepte de négocier avec une délégation des dieux, paniqués d'être délaissés, qu'à condition de pouvoir épouser Royauté. La pièce finit par son apothéose et le mariage accordé.

*Lysistrata* («Celle qui délie les armées») reprend un thème cher à Aristote : la paix qu'il réclame entre les belligérants grecs. Les femmes, spartiates, athéniennes et autres, sont les héroïnes de l'action : sous la direction de Lysistrate, elles décident de se refuser charnellement à leurs maris tant que la guerre continue, ce qui mène bientôt à des tensions – dans tous les sens du terme ! Mais le résultat est atteint : ne supportant plus cette abstinence forcée, les hommes concluent la paix générale, scellée par un joyeux festin.

«Certes cette comédie abonde en peintures licencieuses, en détails scabreux, en termes crus qui nous scandalisent [...]. Mais la pensée inspiratrice est si élevée [...] qu'elle ravit notre admiration. C'est à notre avis celle des comédies qui honore le plus et l'auteur et l'homme.» Rappelons d'ailleurs qu'aux yeux des Anciens, cette verdure n'est pas gratuite : «À contempler dans la comédie et la tragédie les passions d'autrui, nous stabilisons les nôtres, les modérons et les purifions» (Jamblique, *Les Mystères d'Égypte*, I, 11).

«Même de nos ennemis il y a quelque chose de bon à apprendre.» (*Les Oiseaux*, 382)

«Il existe une certaine petite racine qu'il vous suffira de manger pour être pourvus d'ailes.» (*Les Oiseaux*, 654 et 655)

«Allons, hommes, qui par nature vivez obscurs, semblables à la feuille, impuissantes créatures pétries de limon, fantômes inconsistants pareils à des ombres, êtres dépourvus d'ailes, éphémères, infortunés mortels, hommes semblables à des songes, prêtez votre attention à nous les immortels, toujours existants, exempts de vieillesse, occupés de pensers éternels, afin qu'après avoir entendu de nous toute la vérité sur les choses célestes, connaissant à fond la nature des oiseaux, la genèse des dieux et des fleuves et de l'Érèbe et du Vide, vous puissiez, de ma part, envoyer promener [le sophiste] Prodicos désormais.» (*Les Oiseaux*, 685 à 692)

«Rien n'est meilleur ni plus agréable que d'avoir des ailes.» (*Les Oiseaux*, 785)

«Ô vous comblés de biens plus qu'on ne saurait dire, ô race des oiseaux ailés trois fois heureuse !» (*Les Oiseaux*, 1706 et 1707)

«Il n'est pas de poète plus sage qu'Euripide.» (*Lysistrata*, 368)

---